

La question du LIEU dans l'Utopie d'August Sander de Mohamed Bourouissa

À l'origine de ce projet, une référence : le photographe allemand August Sander qui, pendant l'entre-deux-guerres, photographia ses contemporains en tant que représentants d'une fonction sociale. Environ six cents professions, réparties en sept sections. On trouvait ainsi « le paysan », « l'artisan », « la femme », « les catégories socio-professionnelles », « les artistes », « la grande ville » et « les derniers des hommes » (soit la vieillesse, la maladie et la mort).

Aujourd'hui, une huitième catégorie aurait pu être ajoutée à ce dénombrement de la population. Celle des « en attente de statut ». Des « inclassés ». Des « merci de bien vouloir patienter ». En un mot, « les chômeurs ».

En utilisant cette fois un système de photographie 3D, Mohamed Bourouissa a commencé à enregistrer cette nouvelle profession du XXI^e siècle qu'est la recherche d'emploi, en allant à la rencontre des demandeurs d'emploi et en réalisant leur statuette. Les échanges avec eux, le rapport au corps découlant de la photographie 3D, l'occupation d'un espace du Pôle emploi, ou encore la mini-entreprise née de la réalisation de ce projet sont autant d'éléments qui ont nourri la réflexion de l'artiste et lui ont permis de révéler des tensions tant émotionnelles que politiques et surtout, comme dans tous ses travaux, de briser des frontières invisibles et entremêler des territoires.

À travers les différentes utilisations que Mohamed Bourouissa a fait de chaque lieu (le hall du pôle emploi, le studio photo, la galerie d'art et le lieu de vente), par leur réappropriation et le détournement de leur fonction initiale, il a poussé leurs utilisateurs habituels à les vivre différemment, pour contribuer à un élargissement des champs de l'art, de leurs acteurs et de leurs spectateurs.

Afin de bien comprendre le déroulement du projet, il importe de commencer par expliquer comment fonctionne la photographie 3D. Il s'agit d'un procédé très simple, nécessitant un laser horizontal (projetant une ligne et non un point), une webcam et un logiciel informatique (ici *David Scanner*). Le sujet à photographier se trouve dans une pièce totalement sombre, sur un plateau tournant. Le laser horizontal et la webcam sont braqués sur lui. Le laser va le balayer de haut en bas, très lentement (environ une minute pour aller de la tête aux pieds), éclairant ainsi son corps centimètre par centimètre. La webcam enregistre les informations, qui sont traitées par le logiciel et transformées en volumes. La face scannée de la personne apparaît en images de synthèse. L'opération est répétée trois fois : de trois-quarts droite, de dos et de trois quart gauche. Le sujet ne doit absolument pas bouger, il se laisse tourner grâce au plateau rotatif sur lequel il se tient. Les trois faces seront ensuite assemblées par ordinateur, pour créer une silhouette complète. Il ne reste plus qu'à l'imprimer au moyen d'une imprimante 3D.

L'impression se fait sous forme de strates, de bas en haut. Une matière plastique, un polymère, est fondue et déposée en fines couches, se superposant les unes les autres. L'impression d'une statuette de 14 cm de hauteur prend entre trois et douze heures, selon la largeur et les détails de la pose.

Cela commence dans un camion. On peut encore y lire les lettres « Super U » bien qu'elles aient été décollées. Webcam, laser, plateau tournant, panneau de calibration, tout donne à croire que nous avons affaire à un matériel high-tech, accessible uniquement aux mordus de technologie. Ce studio a pourtant été monté de bric et de broc, en un mois, avec l'aide d'étudiants, puis garé devant le Pôle emploi de la Joliette, à Marseille.



En entrant dans l'agence Pôle Emploi, on peut désormais voir des photographies abstraites de morceaux de bois, rouleaux de peinture et autres matériels d'artiste, un socle présentant des petites statuettes blanches et un grand panneau sur lequel on lit : « Devenez un monument ! C'est gratuit. »

Au Pôle Emploi, ça sent l'impatience, l'attente ; sur des chaises bleues, ou même debout ; pire encore : l'attente depuis des années, sans succès. Ça sent l'énervement de cet homme, lassé, qui ne sait pas se servir du site internet de recrutement. Ça sent l'agacement de l'agent d'accueil, qui répète pour la énième fois que la date d'enregistrement est passée depuis longtemps. L'incompréhension de ce nouvel inscrit devant l'énorme paperasse qu'il lui faut remplir. La désolation de ce conseiller fasse à son client qui, il le sait bien, ne retrouvera jamais de travail. C'est triste, le Pôle Emploi. Ça ne rigole pas. Alors, de l'art contemporain là où les gens cherchent à survivre, ça n'a pas vraiment sa place.



C'est pourtant ici que se fait le recrutement de chômeurs, statues en devenir. Il faut les aborder avec humour, les intriguer, les intéresser puis les convaincre. Il s'agit d'ouvrir le dialogue, là où on demande à des milliers d'anonymes de rester sages. Quand il n'est question que de démarches administratives et de manque d'argent, nous leur parlons de ressenti, de considération, de prise en compte de l'individu. On parle même de beau. On leur demande toujours leur avis, les pousse vers quelque chose de nouveau. Nouveau, pas seulement pour celui qui n'est jamais allé au musée, pour tout le monde : la photographie 3D, c'est nouveau. Intrigué, l'un participera par curiosité. L'autre, plus réceptif, par un réel engagement. Parfois simplement ouvert, ce sera « juste comme ça », « si ça peut vous aider ! ». Ceux dont le « Non ! » est catégorique rejoindront le recueil des « Refus », une petite édition qui consigne toutes les raisons pour lesquelles certains n'ont pas voulu ou pas pu se prêter au jeu.

Les volontaires sont invités à nous suivre dans le camion-studio photo, garé à l'entrée du Pôle Emploi. On passe alors d'une structure d'accueil, froide et collective, à un petit espace où deux personnes qui ne se connaissent pas vont se retrouver seules, immobiles, plongées dans le noir. On demande au chômeur de prendre la pose. Oui, oui ! Comme une célébrité. On ne bouge plus et on éteint la lumière. Pour certains, c'est la première fois qu'il faut rester immobile une minute durant. On sent son corps, ses micro-mouvements, on prend conscience de sa respiration, de son poids, de sa place dans l'espace. On ferme les yeux et cela fait perdre l'équilibre. On est caché, en plein centre de Marseille. Les langues se délient ou restent dans leur poche. La lenteur du processus photographique, l'obscurité et l'appréhension du laser rouge qui parcourt tout le corps sont autant d'éléments qui accentuent l'intimité qui se crée. Le modèle comme le photographe se souviendront de ce moment. On a prêté son image pour une cause commune, pour soi-même ou sinon, pour la cause de l'artiste. La prise de photo est finie, on ouvre la porte du studio. Retour à la lumière et au bruit, ce qui s'est dit dans le camion reste dans le camion, on se dépêche, on a plein de choses à faire ; on s'est accordé une pause de cinq minutes dans sa vie et c'est déjà beaucoup. Avant de se séparer, l'artiste invite le demandeur d'emploi à venir le retrouver en fin de semaine dans son atelier. Il pourra voir comment fonctionnent les

imprimantes 3D dont on se fait difficilement une idée, rencontrer les autres participants et échanger sur son expérience, autour d'un barbecue ou d'un goûter.



C'est à la galerie des Grands Bains Douches de la Plaine que se trouve l'atelier. Tout le monde est convié, les amateurs d'art comme de nourriture : les chômeurs, bien sûr, mais aussi leurs copains, les étudiants qui ont construit le studio, les conseillers du Pôle Emploi, le personnel de la galerie, les amis de l'artiste de passage à Marseille, les visiteurs imprévus qui venaient voir l'exposition. On parle Karl Marx sur fond de Booba, une étudiante intimidée écoute un chômeur cinquantenaire lui raconter ses déboires, pendant qu'un autre explique le fonctionnement de la machinerie à un visiteur qui ne connaît pas le projet. Chacun tente de trouver sa place dans ce capharnaüm. Mohamed Bourouissa, lui, laisse faire : il s'occupe des grillades. L'atelier est devenu un grand carrefour social où se rencontrent, pour la première fois, des individus aux vies parallèles qui s'ignorent mutuellement.

Durant la semaine, quand l'artiste n'est pas au Pôle emploi, il lance les impressions. Quatre machines, sept heures d'impression par statue, huit statues par jour. Les imprimantes

sont visibles dans la galerie, transformée pour l'occasion en laboratoire de travail. Des bureaux sont installés dans l'espace d'exposition où le visiteur pourra voir l'équipe en pleine activité. Au mur, le planning de chacun. Petit à petit, sans que l'on s'en rende compte, le protocole a donné naissance à une mini-entreprise, avec ses employés et leur degré de responsabilité, ses horaires, une recherche de rendement et de productivité, sa dépendance à d'autres entreprises plus importantes, et même son recrutement. En effet, parmi les assistants on trouve des demandeurs d'emploi. Davantage touchés par le projet que d'autres, certains ont voulu poursuivre l'aventure et mettre la main à la pâte. C'est le cas par exemple d'Olivier, la quarantaine, au bout du rouleau qui, découragé de chercher un travail qui n'existe pas, tous les jours depuis des années, a préféré « *faire quelque chose d'utile de ses journées* ». Ce qui est donné à voir au visiteur, ce n'est ni une performance, ni une installation, ni une quelconque œuvre d'art fixée dans le temps, mais des employés à leur tâche. Mohamed Bourouissa a transposé son atelier dans la galerie pour placer au premier plan l'acte du travail.



Les statuette s'accumulent et remplissent le stock. Elles sont à vendre. Pour les intéressés, ce n'est ni à la galerie, ni dans un quelconque magasin d'art qu'il faudra venir les chercher, mais au marché aux puces, pour deux euros. Aux Arnavaux, à Marseille ou à Clignancourt, à Paris. Parmi les tas de vêtements, les ustensiles de cuisine et les vieux jouets, se tient aussi un stand d'art contemporain. « *Dans ce lieu où les plus pauvres achètent et vendent, les statues sont vendues à perte. Cela remet l'art à sa place* », dira Gregory, l'un des assistants. Les passants s'arrêtent ou, du moins, regardent avec insistance, car rien ne ressemble à de tels objets dans tout le marché. En vendant ces statuette, Mohamed Bourouissa veut avec ironie « *relancer le chômeur dans l'économie* », ou encore trouver preneur pour ces gens dont personne n'a besoin. Il installe sa galerie marchande là où les gens sont les premiers concernés par le chômage. Le dialogue s'ouvre encore et l'on se surprend à parler art et politique avec cette femme pressée venue juste acheter de la vaisselle, à intriguer le vendeur d'en face ou encore à polémiquer avec le croyant révolté qui voit en ces statues une entrave à la religion.

Toutes ces actions de l'artiste ne veulent au départ que montrer une réalité peu connue : la violence du statut de *demandeur d'emploi*. Sans prendre parti, l'artiste livre des témoignages, expose des tensions muettes, pointe du doigt des incohérences. Cependant, pour faire émerger, aussi bien les potentiels que les faiblesses qui découlent d'un espace à fonction social, il est indispensable de le fouiller et de l'explorer de fonds en comble. Ainsi, que ce soit en colonisant le Pôle Emploi pour servir ses fins artistiques ou en invitant les chômeurs dans l'une des galeries les plus prisées de Marseille, il titille les nerfs des institutions pour aller le plus loin possible dans la remise en question de leur lien à la société.